

SAMEDI 9 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2021



« Le Cinématographe amuse le monde entier.
 Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière # 01



©Jean-Louis Hupe

MAGGIE GYLLENHAAL,
ÉDOUARD BAER,
PAOLO SORRENTINO

**QUE LA FÊTE
COMMENCE !**



©DR

©Paul Grandard

Maggie Gyllenhaal, l'atypique

Actrice audacieuse, **Maggie Gyllenhaal** passe derrière la caméra avec *The Lost Daughter*, d'après Elena Ferrante, bientôt sur Netflix.

Elle a su construire une carrière atypique, à l'ombre d'une famille 100% impliquée dans le cinéma : père réalisateur, mère scénariste, frère (sacré) comédien. Sa taille et sa beauté singulière, pommettes hautes, regard bleu perçant, l'ont tout de suite distingué de jeunes premières plus conventionnelles. Elle a multiplié les expériences, parfois radicales, dans le cinéma indépendant (*La Secrétaire*, 2002, *Sherrybaby*, 2009) avant de décrocher des seconds rôles dans des plus grosses productions : *World Trade Center* d'Oliver Stone (2006), qui la bouleversa, ou *The Dark Night* (2008) de Christopher Nolan. Elle est nommée en 2010 à l'Oscar pour son rôle dans *Crazy heart*, aux côtés de Jeff Bridges.

En 2018, elle produit et interprète *The Kindergarten Teacher*, remake américain d'un film israélien de Nadav Lapid. C'est dire qu'elle a pris les rênes de son parcours, s'approchant tout doucement de la réalisation. Son rôle de Candy, travailleuse du sexe devenue entrepreneuse puis réalisatrice de films pornos à New York dans la série culte *The Deuce* (2017-2019), l'ayant convaincue de sauter le pas. « J'ai su que j'étais devenue réalisatrice à ce moment-là » expliquait-elle au Festival de Venise.

De toute façon, elle n'a pas le choix. Quand elle écrit à Elena Ferrante, la mystérieuse auteure de *L'Amie prodigieuse*, pour lui demander les droits de *Poupée volée* (arrachés de justesse au cinéaste italien Saverio Costanzo), celle-ci répond qu'il y a une seule condition

à son accord : que Maggie en soit la réalisatrice. Ferrante accepte aussi que l'histoire soit transposée hors d'Italie, une première. Maggie Gyllenhaal s'attelle alors à cette évocation puissante, brutale, du fait d'être mère : une femme solitaire en vacances est plongée dans ses propres souvenirs de maternité à force d'observer une famille sur la plage...

Un temps prévu dans le New Jersey, le tournage, serré, est finalement déplacé, pandémie oblige, sur une petite île grecque, avec quarantaine obligatoire. Maggie serre les dents, s'appuie sur son équipe et sur ses interprètes. Notamment la géniale Olivia Colman, auréolée de son Oscar pour *La Favorite*. « Je suis amoureuse de Maggie, raconte la comédienne, c'est la créature la plus sexy que j'aie jamais vue. Je veux lui ressembler. Quand on s'est rencontrés, j'étais trop stupide pour comprendre ses références littéraires, mais ensuite on s'est toutes les deux saoulées et tout a été plus facile ! » Parmi les comédiens de *The Lost Daughter*, on trouve aussi, famille de cinéma oblige, l'excellent Peter Saarsgard, qui n'est autre que le mari de Maggie. Une cinéaste est née.

— Charlotte Pavard

AVANT-PREMIÈRE

The Lost Daughter (2021, 2h01)

> INSTITUT LUMIÈRE

Dimanche 10 octobre, 17h15

> PATHÉ BELLECOUR

Lundi 11 octobre, 20h15



Paolo Sorrentino au stade Diego Armando Maradona de Naples

Paolo Sorrentino, le Napolitain

En observant sa ville, Naples, le grand cinéaste italien **Paolo Sorrentino** a nourri sa vision du monde et trouvé son style, baroque et spectaculaire.

Son dernier film, *La Main de Dieu*, est une merveille. Il est au reste de son œuvre ce qu'*Amarcord* est à la geste fellinienne. Alors que le maestro Federico y revisitait ses souvenirs de gandini de Rimini, Paolo Sorrentino, 51 ans, qui n'a jamais caché ce qu'il devait à Fellini, raconte aujourd'hui sa jeunesse napolitaine. C'est le roman d'apprentissage d'un ado timide au cœur des années 80 alors que le Naples qui s'intéresse au foot, c'est-à-dire tout Naples, attend incrédule puis goûte transi l'arrivée du plus grand footballeur du moment, Diego Armando Maradona.

Sorrentino montre l'aspiration brouillonne qui saisit un jeune homme et devient peu à peu vocation : réaliser des films. Un désir qui se nourrit d'une scène inventée ou reconstituée, seul Sorrentino peut le dire : une rencontre avec le cinéaste Antonio Capuano (pour lequel, plus tard, il écrira un scénario), suite irrésistible de conseils à un jeune artiste – à montrer à tous les jeunes artistes. « Il n'y a que les cons qui vont à Rome, lance l'acteur qui joue Capuano (le vrai est aujourd'hui octogénaire), tu ne vois pas ce qu'il y a à filmer ici ? » Rester à Naples, filmer Naples, en tout cas garder cette « napolitanité » qui explique le style sorrentinien, baroque et spectaculaire – à l'image des trésors artistiques de la ville.

Cet art du grotesque (au sens le plus recherché du mot : un art italien de l'extravagance et de la caricature) s'affirme de film en film. Après un premier film, *L'Uomo in più* (2001), remarqué en Italie, c'est le Festival de Cannes qui le consacre à l'international en montrant en compétition la plupart des films qui suivent. *Il Divo*, biographie tonitruante de « l'homo politicus »

SÉANCES

Les Conséquences de l'amour

(*Le Conseguenze dell'amore*, 2004, 1h40)

> COMOEDIA Lundi 11 octobre, 11h15

> CINÉMA OPÉRA Mercredi 13 octobre, 14h30

> LUMIÈRE BELLECOUR Vendredi 15 octobre, 20h30

Il divo (2008, 1h50)

> INSTITUT LUMIÈRE Lundi 11 octobre, 17h

> CINÉMA OPÉRA Vendredi 15 octobre, 19h

> LUMIÈRE BELLECOUR Mercredi 13 octobre, 20h30

This Must Be the Place (2011, 2h)

> LUMIÈRE TERREAUX Lundi 11 octobre, 19h

> UGC CONFLUENCE Jeudi 14 octobre, 17h30

italien par excellence, le Démocrate-Christien Giulio Andreotti, interprété par le grand acteur devenu son partenaire de prédilection, Toni Servillo, obtient en 2008 le Prix du Jury. Salué sur la Croisette en 2013, *La Grande Bellezza* obtient quelques mois plus tard l'Oscar du Meilleur film étranger : Sorrentino y observe, en entomologiste souvent cruel, les vestiges de la dolce vita romaine.

La littérature est une influence forte et, notamment, Céline : « Après avoir lu *Voyage au bout de la nuit*, j'ai appris les astuces scénaristiques qui séduisent les producteurs. C'est le livre fondamental. Lorsque j'écris, mes références littéraires, notamment françaises, sont nombreuses. Ce que je me suis approprié dans *Voyage...*, c'est le regard porté sur les hommes, un regard ironique, cynique, désabusé, désenchanté. Mon idée est que le style, avant même d'avoir à faire avec la beauté, doit atteindre quelque chose que je ne peux pas bien définir, mais qui a à voir avec la puissance. »

— Aurélien Ferenczi



Maggie Gyllenhaal sur le tournage de *Lost Daughter*

Édouard Baer, un sacré pedigree

Acteur, réalisateur, homme de radio, interprète fidèle et vaillant de Patrick Modiano, Édouard Baer est tout cela, et plus encore...

BAER, L'ACTEUR

Premiers et seconds rôles, participation amicale, l'acteur Édouard Baer aborde chaque personnage avec la même sensibilité, sans hiérarchie. C'est peut-être pour cela que des cinéastes comme Frédéric Jardin, Laurent Tirard, Claude Miller, ou Pascal Bonitzer lui ont été fidèles. Toutes les classes sociales et tous les tons sont admis avec Baer : jovial et dépassé dans *La Lutte des classes* (Michel Leclerc, 2019), petit intrigant faux et formidablement antipathique dans *Molière* (Laurent Tirard, 2007), voix légère dans *Les Herbes folles* (Alain Resnais, 2008) ou photographe tendre dans *Raoul Taburin* (Pierre Godeau, d'après le génial Sempé, 2019)...

En 2018, Baer se mue en Marquis des Arcis, séducteur égotiste, dans *Mademoiselle de Jonquières* (Emmanuel Mouret). L'acteur joue l'état de violence d'un séducteur touché par l'amour, avec une force qui ne passe pas par les hurlements, mais par le précipité soudain de mots : « il faut que j'ai cette fille-là, ou bien que j'en périsse ». Admirable adaptation de Diderot, *Mademoiselle de Jonquières* est l'un des plus beaux rôles embrassés par Baer. L'acteur passe de la désinvolture aristocratique la plus naturelle à la tension impressionnante d'un homme qui ne s'embarrasse plus de rien d'autre que de sa douleur sentimentale.

BAER, LE CINÉASTE

« Quoi qu'il arrive ne vous inquiétez pas, des gens comme nous, dans la vraie vie, ça n'existe pas ! », menace Jeanne Moreau en mafeuse inattendue de *Akoïbon*, réalisé par Édouard Baer en 2005. Baer réalisateur, c'est la création d'un cinéma qui, avant lui, n'existait pas. C'est une ode au collectif hétéroclite et accueillant, peuplé de personnages qui veulent y croire malgré tout, et qui pour cela travaillent leur style et leurs théories sur tout. Ils sont Luigi, Daniel, Chris... Ce sont des êtres en fuites perpétuelles, statiques ou mobiles, aussi nocturnes que diurnes, qui n'ont jamais rendez-vous, « je laisse faire le hasard » proclame Luigi dans *Ouvert la nuit* (2017). Ses personnages forment un grand mezzes où tous les physiques, tous les milieux sociaux, tous les âges sont invités à se joindre à une danse très personnelle car très précisément composée.

Adieu Paris que Baer vient de réaliser, est une nouvelle agitation entre messieurs, Balzac qui aurait croisé Lewis Carroll, soit les portraits fous et détaillés d'un groupe d'hommes cruels, drôles, lâches, minutieux, âgés, pingres et généreux à la fois, qui croient en la fatigue, l'amour, l'amitié et la dépression pourvu qu'elle soit magnifique. Avec un amour très poétique pour les pères adoptifs, le regretté Jean Rochefort en tête, Édouard Baer cinéaste, n'idéalise jamais rien pour autant, à part peut-être une notion d'espoir total, sans nostalgie. Chacun de ses films vit sur cette énergie de l'enthousiasme. Tout est un appel, une envie, et ça peut partir loin, le plus loin possible...

— Virginie Apiou



Édouard Baer et Cécile de France dans *Mademoiselle de Jonquières*, 2018

SÉANCES

Ouvert la nuit d'Édouard Baer (2017, 1h37)

> LUMIÈRE TERREAUX Lundi 11 octobre, 14h30

> UGC CONFLUENCE Lundi 11 octobre, 21h45

Mademoiselle de Jonquières d'Emmanuel Mouret (2018, 1h49)

> PATHÉ BELLECOUR Dimanche 10 octobre, 19h

Adieu Paris d'Édouard Baer (2021, 1h45)

> INSTITUT LUMIÈRE Dimanche 10 octobre, 14h30

> COMOEDIA Lundi 11 octobre, 21h

MASTER CLASS

> COMÉDIE ODÉON Lundi 11 octobre, 15h15

« Il y a encore tellement de films à découvrir ! »

Programmatrice de l'Institut Lumière et du festival Lumière, **Maelle Arnaud** nous présente l'édition 2021 et s'enthousiasme de la curiosité du public lyonnais.



La Princesse de Montpensier, 2010

Quand Bertrand parle, on l'écoute

Bertrand Tavernier n'est peut-être plus là mais il est encore partout. Hier encore, dans mon salon, je redécouvrais en Blu-ray un des sept westerns que Budd Boetticher réalisa avec Randolph Scott, le mal aimé *Décision à Sundown* (que vous connaissez peut-être sous le nom à rallonge et franchement pas possible : *Le vengeur agit au crépuscule*). La crinière blanche de Tavernier est logiquement apparue à l'issue du générique. C'est un fait, vous ne pouvez plus regarder un western de l'âge d'or sans que le regretté cinéaste-cinéphile s'invite chez vous en bonus et en gros plan. Quand Bertrand parle, on l'écoute. On boit les paroles de celui qui a forcément vu la merveille avant vous, en a décelé immédiatement la puissance (voire l'impuissance, ça arrive parfois !) et a fait de l'auteur dont il parle, un ami américain.

La voix de Bertrand Tavernier résonne donc entre vos murs. Une fois la messe dite, vous filez illico dans votre bibliothèque pour consulter la bible. Sa bible. Dans *Amis américains*, Budd Boetticher est bien sûr là, le temps d'un entretien épistolaire mémorable. Un entretien « transocéanique ». Le Français avait, en effet, envoyé au Mexique une longue lettre avec toute une série de questions à Boetticher. C'est en prison que la missive était arrivée. Budd alors en disgrâce purgeait une peine liée à la faillite de sa société de production en vue de la réalisation d'*Arruza*. Il se fit apporter un magnétophone et enregistra toutes les réponses. Bertrand Tavernier raconte ça en rigolant dans un des suppléments de *Sept hommes à abattre*. Les chemins de ses confidences mènent toujours vers d'improbables sentiers. Si les routes principales sont des repères, il convient de s'en écarter pour saisir toute la richesse du récit.

Il en va de même pour les chevauchées. Elles réclament des bosses. La première – et unique – fois où je me suis retrouvé sur un tournage d'un film de Bertrand Tavernier, c'était en 2009, perdu au fin fond du Cantal, à l'ombre d'un château du XI^e siècle. Le cinéaste y tournait *La Princesse de Montpensier*. Et même si Madame de La Fayette avait très peu à voir avec le western américain, entre les prises, Bertrand Tavernier y revenait sans cesse : « Dans le cinéma français, je suis frappé par la quasi-incapacité des metteurs en scènes à filmer des séquences à cheval. Ils choisissent des décors plats, où il est très facile d'évoluer. Dès *La Passion Béatrice*, je me suis employé au contraire à trouver des terrains accidentés pour suggérer l'effort. C'est l'influence directe des longs métrages de *Delmer Daves*, *Anthony Mann*, *Budd Boetticher* ou *André de Toth*... » Une image surgit soudain. Peut-être la dernière, celle qui les résumerait toutes : tel un cowboy solitaire, la silhouette de Bertrand Tavernier s'enfonce dans un lointain en Cinémascope. Devant lui, des promesses d'inédits.

Comment qualifier le programme de l'édition 2021 du festival Lumière ?

Beaucoup de découvertes et de voyages dans des cinémas très différents ! C'est un peu l'objectif que l'on vise à chaque édition, montrer comment partout dans le monde à différentes époques, les gens se sont emparés du cinéma à leur manière, sur des sujets variés et universels. C'est particulièrement vrai cette année, par exemple entre les titres de la section Trésors et curiosités, des films plus méconnus de Gilles Grangier, et la découverte du cinéma de la Japonaise Kinuyo Tanaka.

Il y a encore tellement de films à découvrir – ou redécouvrir –, notamment parce que tous les pays n'ont pas eu les mêmes rythmes dans la mise en valeur de leur patrimoine. Environ cent quatre-vingts restaurations ont postulé à la section Lumière Classics, c'est plus que d'habitude et c'est le reflet du dynamisme constaté partout dans le monde sur les questions de sauvegarde et de diffusion du patrimoine... Tous les émerveillements sont possibles : j'ai été subjuguée par la beauté de *La Divine croisière*, un film muet de Julien Duvivier.

Quel est le rôle du festival dans cette expansion ?

Il y a contribué. Le moment est favorable : avec le numérique, le DCP [le format numérique qui permet la projection en salles, NDR] rend plus commode les questions de sous-titrage et les télévisions comme les plateformes achètent des droits de films de patrimoine. Aujourd'hui, les distributeurs et les ayant droit acceptent de lancer des restaurations pour le festival et ils savent que, notamment grâce au Marché international du Film Classique, ils pourront faire des ventes sur de nombreux territoires. C'est un cercle vertueux. Ainsi, la plupart des films de Gilles Grangier n'étaient pas en DCP avant qu'on ne décide de les programmer : ils ont été soit restaurés, soit simplement numérisés. Mais c'était le cas aussi des films de Jane Campion, peu étaient disponibles en DCP. Grâce au festival, ces films vont être à nouveau présentés en salles à travers la France.

Pourquoi rendre hommage à Sydney Pollack ?

À l'Institut Lumière, nous avons envie de montrer le cinéma américain des années 70, dont les auteurs ont souvent commencé dans la décennie précédente. On aimerait aussi rendre hommage à Sidney Lumet ou Alan J. Pakula. Mais là encore, ce n'est pas si simple. Les gens ont une proximité avec les films de Sydney Pollack parce qu'ils existent en dvd, que certains passent à la télé. Mais on ne les a pas vus en salles depuis des décennies, parce que le matériel n'était pas disponible. Les « majors » hollywoodiennes nous ont aidés à rendre ces projections possibles.

Quelles leçons avez-vous tirées des programmations précédentes ?

Une fois que le programme est révélé au public, c'est précieux de suivre le remplissage des séances et de mesurer la curiosité des gens. Cela renforce l'idée de l'éclectisme : on voit que la section Grands classiques en noir et blanc, dont on pourrait penser que certains films sont aujourd'hui connus et vus, est aussi indispensable que Trésors et curiosités. Nous rassemblons un public assez large, différent dans ses attentes, qui a désormais confiance dans la programmation. Les gens ont envie de participer à un événement qui marche bien dans leur ville, quoi qu'on leur propose. À moi aussi, il m'arrive d'aller à l'aveugle voir un spectacle à la Biennale de la Danse. Il est désormais clair qu'en termes de raretés, d'audaces de programmation, on peut tout se permettre. Les salles montrant des films de Gilles Grangier n'auront pas la même composition de public que celles qui passent la trilogie *Infernal affairs*, mais il y a davantage de mélange qu'on ne le pense. La curiosité du public est bien réelle !

— Propos recueillis par Aurélien Ferenczi



Out of Africa, de Sydney Pollack (1985)



Une affaire de coeur, la tragédie d'une employée des P.T.T. de Dušan Makavejev (1967)



La Princesse errante de Kinuyo Tanaka (1960)



Le Désordre et la Nuit de Gilles Grangier (1958)



Keaton ouvre la fête

Commencer le festival Lumière 2021 par du rire, de l'émotion, et une réflexion ludique sur la puissance du cinéma : quelle merveilleuse idée ! Voilà le programme, costaud mais aérien comme le corps de l'acteur acrobate, du génial dernier film muet de et avec Buster Keaton (coréalisé par Edward Sedgwick), *Le Caméraman* (1928), ce soir au cœur d'une création musicale de Vincent Delerm, point d'orgue de la traditionnelle ouverture et de son parler de stars. Il s'agit, au fond, d'une comédie romantique : un jeune homme

désargenté – forcément – tombe sous le charme d'une jeune femme, sublime « flapper » des années folles. Elle travaille aux actualités de la MGM, et notre héros n'a de cesse de devenir opérateur, emprisonnant le fracas du monde dans le magasin de sa caméra. Évidemment, ça commence mal, avec force catastrophes, bris de verre, et cascades telles que les aimait l'immense Keaton – accroché tant bien que mal au marchepied d'un bus ou d'une voiture (lire sur son élasticité légendaire le magnifique *Garçon incassable*, de Florence

Seyvos). Mais il y a plus que cela dans cette formidable comédie (et son inénarrable scène de piscine) : opérateur maladroit, le héros accouche d'images surréalistes qui ne dépareraient pas le cinéma expérimental de l'époque ; et c'est via la caméra, qui enregistre le réel, que la vérité des faits éclate en fin de film – et tant pis si c'est un singe qui a tourné la manivelle... Contre les « fake news », votez Buster Keaton ! — A. F.

SOIRÉE D'OUVERTURE
> HALLE TONY GARNIER
 Samedi 9 octobre à 18h

Meurtre à Montmartre



Meurtre à Montmartre, 1957

Première séance de l'hommage à **Gilles Grangier** : un polar comme le cinéaste français savait les faire, mais aussi un peu plus que ça...

SÉANCES

Meurtre à Montmartre (1957, 1h32)
 > **INSTITUT LUMIÈRE**
 Samedi 9 octobre, 10h45
 > **PATHÉ BELLECOUR**
 Mercredi 13 octobre, 21h15
 Dimanche 17 octobre, 11h15
 > **UGC CONFLUENCE**
 Vendredi 15 octobre, 11h15

Tuer un homme, c'est long et compliqué, Hitchcock en a fait un principe de mise en scène dans *Le Rideau déchiré*. Une dizaine d'années plus tôt, sans tapage, ce bon artisan du polar à la française qu'est Gilles Grangier en a fait autant dans *Meurtre à Montmartre* (1957). Mais qui l'a remarqué ? Donc, il faut se débarrasser d'un gêneur, mais comment faire ? Le pistolet, le poison ? Au moment où ça se passe, et c'est une trouvaille géniale, l'un des coupables, troublé par son geste, à cause d'une agonie trop pénible ou d'un remords qui passe, saigne du nez. « *Attention aux taches de sang* », lui dit sobrement son complice. La scène est glaçante.

L'homme victime d'un vaisseau trop fragile, c'est Paul Frankeur, immense comédien qui n'a rien d'un jeune premier. C'est pour lui donner un grand rôle, enfin, à la demande d'un producteur, que Grangier a mis en chantier

cette histoire de faussaires, d'abord baptisée *Reproduction interdite*, puis, pour la rendre plus commerciale, *Meurtre à Montmartre*. Tant pis si l'action se passe rive gauche, là où vit le peintre bohème qui devient un grand faussaire : on explique à Grangier que *Meurtre à Montparnasse* ne tiendrait pas sur l'affiche...

Frankeur, marchand de tableaux ruiné, grugé puis grugeur, est faramineux en *pater familias* épuisé, poussé au crime. Il domine une distribution haut-de-gamme où l'on remarque Michel Auclair, Annie Girardot, Albert Dinan – un habitué des films de Grangier. Au moment de tourner, Gilles Grangier, réalisateur de polars de série, s'est-il un instant identifié au peintre joué par Gianni Esposito, impuissant à faire œuvre personnelle et réduit, par son immense savoir-faire, à copier les grands maîtres ? On ne le saura jamais.

— Aurélien Ferenczi

30 minutes de sursis

Le premier film de **Sydney Pollack**, rarement montré, est servi par deux magnifiques acteurs, et un suspense en temps réel.



Trente minutes de sursis, 1965

C'est une femme qui erre dans Seattle, au milieu de ses hauts buildings modernistes, puis à la plage qui longe la baie. Il y a des accents antonioniens dans ce personnage en perdition, même si, jusqu'à un certain point, la psychologie reprend ses droits : la « desperate housewife » jouée par Ann Bancroft est dévastée par le désamour de son mari, à la suite d'un mensonge longtemps gardé, tout à coup dévoilé. Alors, elle s'est posée dans une chambre d'hôtel, elle a pris des cachets et attend la mort. Mais elle a tout de même appelé un centre de soutien – un SOS détresse local – et le stagiaire bénévole qui a décroché, joué par Sydney Poitier, n'a maintenant qu'un but, la garder en vie. Entre eux, un « fil ténu », (le « slender thread » du titre original de *30 minutes de sursis*) celui du téléphone, celui de leur conversation qu'il faut faire durer le plus longtemps possible.

C'est le tout premier film de Sydney Pollack, 31 ans à peine. Il a mis de côté sa carrière d'acteur et Burt Lancaster l'a poussé : « *Tu dois devenir metteur en scène*. » Alors, Pollack a passé quatre ans à enchaîner pour la télévision la réalisation d'épisodes de feuilletons, histoire de s'aguerrir. Il y a affirmé ce qui va devenir sa force : la

direction d'acteurs. Pollack a ainsi la chance d'hériter pour ses débuts de deux comédiens récemment oscarisés : Ann Bancroft et Sydney Poitier, qui ne se croiseront jamais sur le plateau, et jouent avec puissance leur quasi-monologue... Il réussit aussi le tour de force narratif du film en temps réel (les flash-back sur elle sont censés illustrer le récit de sa vie qu'elle fait à son interlocuteur au téléphone).

C'est une histoire tirée d'un article de *Life*, chroniquant une hausse des suicides de femmes aux États-Unis et Pollack en soigne aussi la puissance documentaire : tout est fait pour identifier au plus vite – le temps d'un film – d'où vient l'appel. Il y a ainsi un plan sur un central téléphonique, des milliers de connexions de « fils tenus » ; il y a quasiment le même dans *Les Trois Jours du Condor*, dix ans plus tard. La mise en scène, éternel recyclage...

— Aurélien Ferenczi

SÉANCES

Trente minutes de sursis
(The Slender Thread, 1965, 1h38)
 > **INSTITUT LUMIÈRE** Samedi 9 octobre, 17h15
 > **PATHÉ BELLECOUR** Mercredi 13 octobre, 10h45
 > **COMOEDIA** Lundi 11 octobre, 14h

PODCAST



« **LUMIÈRE DU JOUR** » est le podcast quotidien du festival Lumière par *Revus & Corrigés*. Chaque jour à 18h, du 11 au 17 octobre, partez à la rencontre des films, des cinéastes et des professionnels du cinéma classique, aux côtés de Pierre Charpillou.

PARTENARIAT

Le privilège du bénévolat

Directeur général du groupe Adéquat, spécialiste d'intérim et de recrutement,

Jérôme Rieux nous dit en quoi le festival Lumière est l'occasion d'une action inventive.

Quel est le sens de votre partenariat avec le festival Lumière ?

C'est un lien fort qui nous lie depuis 2014, à l'initiative des deux fondateurs, Jean-Marc Brun côté Adéquat, Thierry Frémaux pour le festival Lumière. Au fond, c'est l'histoire simple de deux fondateurs qui se rejoignent sur des valeurs communes et qui veulent faire briller leur ville. Lyon est la ville où pour Adéquat tout a commencé, et c'est pareil pour le cinéma !

Quelle est spécifiquement votre action ?

On a su faire évoluer un mécénat financier vers un mécénat de compétence. Aujourd'hui, nous offrons notre savoir-faire à tous les bénévoles du festival, je crois qu'ils sont un peu plus de 600. Peut-être qu'une partie d'entre eux est à

la recherche d'un emploi ou souhaiterait avoir un conseil pour changer de job. On a décidé de les aider à mieux convaincre et mettre tous leurs atouts en valeur. On a mis en place un « job dating », une demi-journée d'échange où des recruteurs viennent expliquer leur métier et où les candidats peuvent évoquer leurs craintes, etc. C'est une manière de désacraliser ce moment spécifique qu'est l'entretien d'embauche. Entre 10 et 20% des bénévoles souhaitent profiter de cette mise à disposition de nos compétences, et on s'enrichit beaucoup à leur contact.

Bénévole, c'est un plus sur un CV ?

Oui, ça démontre un niveau d'engagement personnel, un sens du partage. Aujourd'hui dans une entreprise, les compétences personnelles sont aussi importantes que les compétences

professionnelles. Mais il faut aussi savoir expliquer le sens de ce bénévolat et les acquis qu'on en tire.

Quel est votre meilleur souvenir du festival Lumière ?

Il est sans cesse renouvelé : Adéquat est partenaire de clubs sportifs, comme l'OL ou l'ASVEL, le sport est souvent un vecteur de communication pour les entreprises, et plus rarement la culture. Mais quand on a la chance de proposer à nos permanents ou à nos clients ces moments d'échanges culturels que sont les séances Lumière, quand on va à une avant-première, où le metteur en scène ou des acteurs viennent nous parler du film, c'est indépensable : on rend nos permanents et clients acteurs de l'expérience, c'est une chance rare de pouvoir échanger avec un créateur.

— Propos recueillis par A. F.

LE FESTIVAL REMERCIER CHALEUREUSEMENT TOUTES CELLES ET CEUX QUI LE SOUTIENNENT

OCS BNP Paribas Chanel Groupe Adéquat Dessange Casino Lyon Pharaon Biomérieux Chopard EDF Olympique Lyonnais ESKER GL Events Live Up Vauzelle Actes Sud De la Maison Immobilière Groupe LDLC Airfrance Grand Café des Négociants Swapfiets Mingat Serger Magner LPA Imprimerie Rey La Région Auvergne-Rhône-Alpes SNCF JCDecaux Decitre TCL SACEM Scam La copie privée SACD

Avec le soutien de : 3A ASSURANCES / 3IS / ACCORHOTELS / ATELIERS GUEJ / AUDIO TECHNIQUE / BERNACHON / CABINET RATHEAUX / CERVIN / CHAMPAGNE CASTELNAU CIBISCUS / CINEMATERIEL / COMMERCE MONPLAISIR / EROLLS / FIDUCIAL LEGAL BY LAMY / GOLIATH / INTERCONTINENTAL / JEAN-LUC GUYOT / JULIEN GROSLAMBERT LA REDOUTE FOR BUSINESS / LAVOREL HOTELS / LE PASSAGE RESTAURANT / LE PRINTEMPS LYON / MAISON LOUIS LATOUR / MEDEF / NINKASI / OPERANDI / PANAVISION PATRICE RIBOUD / PRESTIGE SECURITE / ROLAND TCHENIO / SEE TICKETS / SIMON ANTOINET / SOROVIM / TENDANCE PRESQU'ÎLE / THIERRY SENZIER / TRANSPALUX

Partagez notre passion des grands classiques



Restauré en 4K par MK2 avec le soutien d'OCS et du CNC

Prochainement
OCS

CANAL SFR bouygues free prime Vidéo PlayStation et sur ocs.fr

OCS: Option soumise à conditions disponible en France métropolitaine, pour les abonnés internet-TV d'Orange, CANAL, box de SFR, Bbox de Bouygues Telecom, Freebox, Prime Video Channels, PlayStation®, Moleto, Vitis, Nordnet, Vais et sur ocs.fr
 © 2021 MK2 © 1959 Les Films du Carrosse / SEDIF

Festival
LUMIÈRE
 9-17 octobre 2021 - Lyon, France

Rédaction en chef : Aurélien Ferenczi avec Virginie Apiou
 Suivi éditorial : Thierry Frémaux
 Conception graphique et réalisation :
 Justine Ravinet - Kibland Agence

Imprimé en 4 300 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org



Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival